

Les grandes Reliques.

On sait que l'église Sainte-Croix-de-Jérusalem a été construite par Constantin pour recevoir, avec un morceau considérable du bois de la vraie croix, l'un des clous dont les mains de Notre-Seigneur furent percées, et l'écrin placé par Pilate au-dessus de sa tête, et qui présente encore d'une manière distincte les caractères des trois langues qui se trouvaient réunies et consacrées sur le calvaire. Le reliquaire de Saint-Pierre n'est pas moins riche en trésors capables de toucher la piété des fidèles. Nous allons reproduire ici des détails retracés, d'après le savant Conciliabule, sur ce précieux dépôt de la foi, son origine et les vicissitudes par lesquelles il a passé.

Dès l'année 707 on voit le pape Jean VII placer la relique de la *sainte Face* dans un autel qu'il avait érigé dans la basilique vaticane, en l'honneur de la très sainte Vierge. La vénération pour cette image était si grande qu'on la fit graver à plusieurs époques sur les monnaies, notamment dans le quinzième siècle, avec cette désignation : *Signum S. Veronicæ*. Une bulle d'Eugène IV, que l'on peut lire dans l'Appendice du Bulleaire vaticane, l'appelle également *Sanctum sive ut dicitur, sanctum Veronicam*, et aussi *Boronicam*, c'est-à-dire, véritable image du Sauveur, et encore la relique *Sancti Sanctatorum*.

La précieuse relique fut ensuite transportée à l'église de Saint-Spirito-Sallia, où elle fut déposée dans une petite chambre entièrement revêtue de marbre et de fer, et fermée à six clefs. Ces clefs, toutes différentes, étaient gardées par six familles romaines, qui avaient obtenu ce privilège. La sainte Face se montrait une fois l'an seulement, en présence des six gentilshommes commis à sa garde, et chacun était accompagné de vingt hommes qui se tenaient l'épée nue à la main autour du lieu et jusque dans le sanctuaire où était la relique. Après la cérémonie, les six gentilshommes refermaient le sanctuaire avec leurs six clefs, et il recevaient de l'établissement du Saint-Esprit, le jour de la fête, une grande quantité de viande qui se mangeait sur le lieu même ; et ce repas était accompagné d'une grande joie.

Après avoir été déposés pendant quelque temps dans la Rotonde, où l'on conserve encore la boîte qui les renfermait, la sainte Face fut portée à Saint-Pierre, puis au château Saint-Ange. Enfin le 1er janvier 1410, Jacques de Calvi, chanoine-prieur, vicar et sacristain de Saint-Pierre, avec six autres chanoines, se rendit au château de Saint-Ange, y prit la *Veronica* et la reporta à Saint-Pierre, qu'elle n'a plus quitté. Le 25 janvier 1605, elle fut transportée avec la sainte Lance et la tête de saint-André dans la sacristie de Saint-Pierre, ensuite dans les archives de même basilique, où elle fut renfermée dans un coffre de fer, recouvert d'une riche étoffe, et garni de trois serrures dont une des clefs était entre les mains du Pape. Deux mois après, le 21 mars, elle fut placée dans la niche pratiquée dans l'étui du gros pilier de Saint-Pierre, auquel cette circonstance a fait donner le nom de la *Veronica*, et elle y est encore. Le beau cadre dont elle est ornée fut donné en 1350 par trois Vénitiens appelés Nicolas Valentini, Baudino de Gargomus et Francischino in Clostro.

Dans les derniers mois de 1848, plusieurs fidèles y répandirent avec la sainte Face l'huile sainte, le sang en ruissela, et on eût dit la figure même du Sauveur au moment où il se rendait, sous le poids de sa croix, à la montagne du Calvaire. Ce signe surnaturel ré-

pandit une grande frayeur dans toute la population de Rome. Cette précieuse relique est l'objet d'une grande vénération. On en répand par milliers, chaque année, le *fac simile*, imprimé sur de la toile de soie ou de coton. Le chanoine Altariste, de Saint-Pierre, fait toucher ces copies à la sainte Face et aux deux autres reliques de la passion ; et il imprime son sceau et y joint à chaque image, ainsi consacrée par son contact avec les saintes reliques, un certificat attestant cette circonstance.

Le fer de la sainte lance fut retrouvé à Jérusalem par sainte Hélène, avec les autres instruments de la passion, et, sur la fin du sixième siècle, il fut transporté à Constantinople. Il se trouvait, dès cette époque, partagé en deux morceaux. La pointe était conservée dans le palais impérial, le reste dans l'église de Saint-Jean-de-Petra. Ce partage paraît avoir été opéré par Constantin II, pour faire cadeau de la pointe à Charlemagne ; d'autres disent par Baudouin, qui la donna en gage aux Vénitiens, lesquels, au dire de quelques auteurs, l'auraient cédée à saint Louis, roi de France. Quant à l'autre partie, elle fut envoyée, en 1492, au pape Innocent VIII, par Bajazet, second empereur ottoman de Constantinople, afin d'engager ce pontife dans ses intérêts et de le détourner de ceux de son frère Zizime, qui lui avait disputé le trône, et qui, après une défaite, était allé se réfugier à Rome. Le Pape envoya 2 prélats de sa maison pour recevoir à Ancone la sainte relique, et deux Cardinaux, revêtus du titre de légats *à l'aveu*, allèrent à sa rencontre jusqu'à Narvi. Le 31 mai de la même année, le Pape, orné des vêtements sacrés, se rendit à l'église de Sainte-Marie-du-Peuple, où il prit la relique. Accompagné du Sacré Collège de la prélature, de la noblesse et d'un peuple innombrable, il la porta processionnellement jusqu'au Vatican, et voulut la tenir dans sa propre chambre. Innocent VIII avait l'instruction de lui ériger une magnifique chapelle : la mort ne lui permit pas d'exécuter son dessein ; mais le cardinal Laurent Cibo, son neveu, accomplit le désir du Pontife. Le fer sacré fut placé dans ce sanctuaire le 12 janvier 1500 ; mais, dans la reconstruction de la basilique commencée par le pape Jules II, cette chapelle fut détruite, et la sainte Lance fut placée dans le lieu où était la *Veronica*. Depuis cette époque, ces deux reliques n'ont plus été séparées. Benoît XIV raconte qu'étant chanoine de Saint-Pierre, il fit venir de Paris la mesure très exacte de la pointe de la lance que l'on conservait dans la sainte-chapelle, et que l'ayant confrontée avec la partie que l'on avait à Saint-Pierre, il constata que les deux parties s'adaptaient parfaitement ; en sorte que, l'identité du fer sacré ne pouvait être mise en doute et que l'authenticité des deux reliques est incontestable. Le reliquaire ayant beaucoup souffert dans le sac de Rome par les bandes protestantes du comte de Bourbon, en 1527, le cardinal François Barberini, neveu d'Urbain VIII et archevêque de la basilique vaticane, le remplaça, le 25 mai 1634, par un très beau vase de cristal de roche, où la relique est encore renfermée de nos jours.

Ce n'est qu'en 1629 que le pape Urbain VIII joignit à ces deux reliques un morceau de la vraie croix renfermé dans une riche châsse d'argent, couverte de lames de lapis-lazuli. Cette relique avait été composée avec des fragments du bois sacré, pris à Sainte-Anastasie et à Sainte-Croix-de-Jérusalem. Elle fut montrée avec la sainte Face et la lance jusqu'en 1838. Le 18 janvier de cette

même année, le pape Grégoire XVI ayant fait cadeau à la basilique du Vatican de deux précieux reliquaires d'argent doré, renfermant des parcelles considérables de la vraie croix, il ordonna que le plus grand de ces deux reliquaires fut substitué à celui d'Urbain VIII, qui est entré dans le trésor de la basilique. Le reliquaire donné par Grégoire XVI renferme une grande croix d'or d'un beau travail, exécutée à Constantinople, en forme de croix patriarcale, c'est-à-dire avec deux bras transversaux, dont toute la longueur et la largeur sont recouvertes du saint bois, donné par l'empereur d'Orient Philippe II, en 1204, à une insigne basilique.

Ces trois grandes reliques de la Passion sont montrées aux fidèles du haut de la loge du pilier de la *Veronica* par un chanoine de Saint-Pierre, avec des cérémonies et, d'après un rite fort ancien, le deuxième dimanche après l'Épiphanie, le lundi de la Pentecôte, le Mercredi-Saint après les ténèbres, le Jeudi et le Vendredi-Saint, plusieurs fois le jour ; le Samedi-Saint, après la messe ; le dimanche de Pâques, après l'Office pontifical ; le lundi de Pâques, avant et après vêpres, avec toutes les autres reliques de la basilique ; le jour de la fête de l'Ascension, après la messe ; le 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix, après la messe et après les vêpres, et le jour anniversaire de la consécration de la basilique. En dehors des jours que nous venons d'indiquer, elles ne peuvent être montrées à personne sans un indulgent pontifical. On trouve dans le bulleaire vaticane plusieurs concessions de cette faveur faites par les Papes Clément VI, Urbain V, Léon X et Eugène IX. Elles ne peuvent être montrées que de jour et à porte close.

En 1636, on montra la *veronica* et la lance à la reine Christine, dans le vestibule qui précède la porte par laquelle on monte à la loge où les reliques sont conservées. Le pape Alexandre VIII voulut lui-même les contempler la même année et dans le même lieu. En 1714, le pape Clément XI permit à Jacques III, roi d'Angleterre, de vénérer dans le même vestibule la sainte Face et la lance. Enfin le roi Charles Emmanuel et la reine Adélaïde de Sardaigne eurent la même dévotion et obtinrent le même privilège.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 26 mai 1852.

M. le Rédacteur,

Enfin tout est consommé ! Le coq, l'infortuné coq Gaulois, qui, depuis 1830, planait sur tous nos étendards tricolores, sur tous nos édifices et sur tous les shakos de notre armée, se trouve honteusement relégué dans la basse-cour ! Oh instabilité des choses humaines ! quelle voix sera assez forte pour redire tous les ravages que tu exerces, quelle plume sera assez élégiaque pour s'apitoyer sur les nombreuses victimes que tu fais. Tel aujourd'hui est plein de gloire, couronné de lauriers, choyé, fêté, roulera demain dans la poussière. Tel, cette année, vivra dans l'obscurité, tout entier à la culture de ses choux et de ses raves, n'ayant pour compagnons que sa famille, pour amis que ses chiens, se trouvera subitement, par je ne sais quelle force surnaturelle, transporté au sommet du pouvoir ! Tourne, tourne, fortune inconstante, dansez joyeusement, légers sylphes de la destinée des hommes, vos victimes sont aussi nombreuses que vos

saïoris, votre amitié est aussi inconstante que votre rire.

Mais laissons là toutes ces mouvantes étoiles qui fuient en tous sens ; nous perdrons la raison à vouloir les suivre dans leur course vagabonde.

Les aigles flottent maintenant au sommet de nos tours et au-dessus de nos bataillons ; les affiches même qui émanent de l'autorité sont surmontées de ce roi des volatiles.

Pour la troisième fois en moins d'un demi-siècle, il a été donné à la France d'assister à la même cérémonie pour la troisième fois l'étendard tricolore subit une métamorphose ; pour la troisième fois un Bonaparte préside à cette fête nationale. Le champ-de-mars, ce vieux bonhomme de tous les temps, de tous les gouvernements doit bien commencer à s'habituer à toutes ces fanfares, à toutes ces foules immenses, à tous ces cris, à toutes ces fêtes qui se renouvellent si souvent, grâce aux révolutions. A quelque époque que se célèbrent ces grandes fêtes nationales, on peut toujours y admirer la même affluence, toujours la même pompe, toujours le même enthousiasme, toujours les armes étincelantes, toujours toutes les illustrations de la France, toujours les envoyés de toutes les nations étrangères.

Maintenant que les aigles sont déployées une troisième fois, où iront-elles ? Quel sera leur avenir ainsi que celui de la France ? Il me sera bien permis, il me semble, d'être quelque peu incrédule pour l'avenir, quand, chaque jour nous marchons sur les débris et les ruines qui nous rappellent les vieux souverains de notre patrie. Que leur reprochait-on ? Des crimes ? des abus ? Ces deux mots ont fait tourner bien des têtes, fait vibrer bien des voix. Il fallait bien que ceux qui s'étaient chargés du rôle de régénérateurs trouvassent quelques mots sonores, quelques phrases pompeuses, il fallait bien que les masses fussent fascinées par le récit empouillé de tous les vices des rois. Pauvre peuple ! dans tous les temps et dans toutes les nations on lui en a bien fait prendre, partout et toujours il s'est trouvé je ne sais quels ambitieux, je ne sais quels mécontents cherchant à se grandir par le bouleversement. Et maintenant que je me prends de plus belle à considérer à quel fil léger tient un empire, à quel souffle de vent tient la destinée d'une nation, puis-je donc être d'une quiétude parfaite sur notre avenir ?

Tous ces feux d'artifice, toutes ces salves d'artillerie, tous ces carousels, toutes ces fêtes, ne sont pas tellement splendides que je n'aperçoive pas ce qui est derrière toutes ces toiles, tous ces cartons, tous ces échafaudages. Je ne sais pourquoi, malgré la meilleure volonté du monde, il me semble voir un vautour dans l'ombre, essayant ses ailes et cherchant déjà à dévorer l'aigle par la surprise pour trôner à sa place. Mais laissons ceux qui se réjouissent se parer de fleurs, laissons les s'enivrer au milieu de leurs plaisirs et de leurs fêtes ; laissons surtout ces bons bourgeois, au milieu de leur égoïsme et de leur cupidité, de leurs vices et de leur corruption, laissons-les croire que cette fois encore ils n'en seront que pour la panique, que les rouges leur ont causé. Se croyant les rois de la terre et les égaux de Dieu, ils n'ont rien à redouter, pas même la juste expiation de leurs crimes ; aussi sont-ils les premiers à crier que la France a repris son état normal et qu'il n'y a plus rien à craindre. Aussi disent-ils de plus en plus que nous vivons sous le meilleur gouvernement possible. Loin de moi la pensée que le gouvernement de Louis-Napoléon soit mauvais ; en diverses circonstances, depuis le commencement de l'année, je vous ai manifesté ma joie à cet

égard. Il est bien encore entaché de quelques abus, mais peut-être seront-ils extirpés ; au reste la perfection n'est pas de ce monde, qu'on le sache bien ; Dieu ne le permettra jamais. Mais il y a des erreurs, il y a des abus plus ou moins tolérables. Les bons bourgeois triomphent parce qu'on les laisse paisibles possesseurs de leur or et de leurs plaisirs, parce qu'on leur laisse toute liberté dans la poursuite de leurs infâmes jouissances, dans leur corruption exemplaire. Que leur fait la religion ? bien souvent ils ont plaidé pour qu'elle fût bannie de la France ; bien souvent ils l'ont mandité. Oh ! monsieur, quand je vois tant d'avengement de la part de tant d'hommes, quand je vois certains français s'attacher à être sceptiques et railleurs, impies et corrupteurs à un si haut degré, je me prends à redouter de terribles fléaux pour notre patrie. Un jour pourra bien venir où la force et l'énergie de Napoléon seront impuissantes contre le progrès du torrent dévastateur, contre les efforts de l'hydre révolutionnaire. Je suis intimement convaincu que nous sommes destinés à voir de grandes choses, à assister à de grands événements, à de terribles catastrophes. Malgré que toutes les trompettes du pouvoir s'acharnent à dire que la confiance à rapris vie, malgré que de toutes parts on nous dise que nous avons un gouvernement sans fin, je ne sais quoi de lourd, de malaisant et d'inquiétant plane dans les airs. Les opérations commerciales se font très difficilement, et la joie et la douce espérance sont bannies de bien des cœurs. J'ai fait comme un grand nombre, pendant quelque temps j'ai livré mon cœur au bonheur et à l'espérance, j'ai cru que l'ère des révolutions était définitivement terminée, j'ai cru que Dieu pardonnait à la France, malheureusement j'ai vu depuis qu'il n'en serait pas ainsi, et que ce que nous évitions en 1852 pourrait parfaitement se reproduire plus tard.

C'était tout de même un beau, un splendide spectacle que celui de la distribution de ces aigles à l'armée ; c'était une fête majestueuse et bien innocente que ces immenses bataillons, que ces cuirasses, ces casques, ces canons et ces bayonnettes resplendissant au soleil ! Puis, au milieu de tout cela, un autel, un prêtre et quelques prêtres implorant la protection de Dieu sur la France. Il faut avoir vu le champ de mars de Paris pour se faire une idée de son étendue et de sa belle position. Malgré l'immensité de l'espace réservé aux curieux, il n'y a bientôt plus de place pour personne. On est serré, pénétré, versé, et, dans cette position assez gênante, on attend trois ou quatre heures. A onze heures trois quarts le clergé de Paris, escorté par la gendarmerie mobile, traverse le champ de mars bordé de soixante dix mille soldats et de tous les représentants, de toutes les députations, de tous les régiments de France, environ cent mille hommes de toutes armes.

Il paraît que l'émotion fut générale, soit dans l'armée, soit dans la foule, quand on vit apparaître cette longue ligne de surplis blancs et d'étoles richement brodées, quand on vit ces six cents prêtres précédés de Mgr l'Archevêque de Paris revêtu des riches ornements sacerdotaux que lui avait envoyés le prince-président de la république. Ah ! il était grandiose ce spectacle embelli par la religion ! elle était sublime cette scène qui avait pour confins l'immensité et pour voûte le ciel d'azur.

Un autel, dont il fallait gravir cent cinquante marches pour y parvenir, cent mille baves, l'arme au bras, au milieu des spectateurs

Voilà la 4e page.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté
République, elle l'a subie.
C. D. V.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Suite.

Marini était porteur de trois plans d'insurrection très détaillés.

L'un consistait tout simplement en ceci : « Aux fêtes de juillet, pendant que les autorités civiles et militaires seraient à la cathédrale pour entendre la messe commémorative des victimes, prendre tous les forts par un coup de main, amener aussitôt des canons honnêtes de mitrilles sur un plateau découvrant le portail de l'église, attendre la fin de l'office, et au moment de la sortie des autorités, mettre alors le feu aux canons et boucher en pièces tous les chefs civils et militaires. Ce devait être le signal de l'insurrection. » Et il s'est trouvé des hommes, des mon-

tres hideux, de lâches assassins capables de combiner froidement une aussi odieuse, une aussi épouvantable boucherie !

Voici un autre plan : On attendait un jour de réception ; et là, le soir, quand toute la famille royale aurait été réunie dans les salons, mettre le feu à la fois à plusieurs parties des bâtiments et faire sauter les Tuileries au moyen de barils de poudre cachés dans des voitures et traînés dans des salles du rez de chaussée pendant le premier tumulte de l'incendie.

On voit que l'inventeur de ce projet ne le cédait en rien au précédent.

Les autres projets, moins compliqués, procédaient par l'assassinat du roi et par le feu mis sur divers points de la ville.

Et nous n'inventons pas ici ! remuez tous les lambeaux, oubliez maintenant, des sociétés secrètes, et vous trouverez à chacun de leurs pas ces projets de sang, vous trouverez le meurtre et le pillage érigés en principe ! vous y trouverez l'assassinat élevé à la hauteur d'une vertu civique. Il ne manquait à ces hommes que les ongles et la forme pour être des bêtes féroces. Ce qui a sauvé et sauvera éternellement la société, c'est que la lâcheté la plus vile court dans le sang de ces immondes scélérats.

Dans la fange empoisonnée des égouts révolutionnaires on trouvera toujours des fanatiques comme Alibaud, des monstres comme Louvet et Fieschi, des insensés comme Darmès et Quenisset, Marini expliquait toutes les combinaisons de ces différents projets avec la

scrupuleuse exactitude d'un architecte qui détaille le plan d'une maison.

La Vrillière était épouvanté ; il écoutait avec frayeur.

Devant lui se déroulaient avec impudeur de monstrueux tableaux ; il connaissait déjà l'immoralité cachée de ces hommes, leur nature corrompue, leur dégradation morale, leurs rivalités haineuses. Il voyait maintenant le crime froidement médité. Ne devait-il pas se dire alors que c'était une œuvre insensée de vouloir traîner un combat contre la France véritable, contre la France laborieuse, probe et honnête, toutes ces turpitudes et toutes ces misères ramassées pêle-mêle dans la lie des carrefours et dans les cloaques les plus impurs ? Mais les cris de sa haine et de sa vengeance assourdissaient les dernières hésitations de sa pensée, et il marchait les yeux fermés dans le précipice où toutes deux le poussaient inexorablement.

Le jour commençait à baisser quand ils se séparèrent.

A ce soir ! dirent-ils tout bas.

La Vrillière resta chez lui enfermé avec Marini.

Toute la journée avait été pluvieuse et sombre ; aussi la nuit qui succéda fut sombre et épaisse ; de gros nuages couraient dans le ciel et laissaient échapper par intervalles de larges gouttes, de pluie qui tombaient sur les pavés avec un bruit lugubre et monotone. Les passants atardés rentraient chez eux d'un pas précipité, et l'on entendait siffler par rafales violentes entre les chemi-

nées, dont parfois les débris, arrachés par la violence de la bourrasque, roulaient le long des toits, et de là sur le sol avec un fracas effroyable.

C'était bien une nuit de conspirateurs, une de ces nuits pesantes qui semblent porter avec elles le pronostic de quelque événement sinistre.

Quand on a dépassé la barrière d'Enfer, en tournant vers le boulevard, il y a plusieurs ruelles dans lesquelles, à cette époque, se trouvaient deux ou trois maisons en démolition, véritables refuges de boudits et de haineux de tapis-francs. C'était dans une de ces ruelles que le marchand de vins de la rue St-Victor avait loué un cellier, et c'est là, comme nous l'avons dit, que devait se réunir le tribunal indivisible de l'Alphabet révolutionnaire.

Neuf heures étaient sonnées, et celui qui la curiosité ou le hasard eût pénétré dans le voisinage de ces ruelles, eût pu voir arriver des hommes qui s'arrêtaient, regardaient prudemment à droite et à gauche, puis continuaient leur route au milieu de la boue et des flaques d'eau qui encombraient ces endroits inhabités.

Chacun de ces hommes s'approchait et faisait entendre un sifflement léger ; alors en attachant ses yeux sur un point fixe, on eût pu entrevoir comme un point opaque se remuer dans l'ombre puis disparaître. Un instant après, celui qui avait fait entendre le sifflement était rejoint par un autre homme qui lui frappait sur l'épaule et attendait im-

mobile et muet le mot de passe et le signe de ralliement ; puis, tous deux s'engageaient au milieu des débris que la pluie avait rendus humides et glissants.

On ne pouvait arriver au cellier qu'en passant par cinq à six caveaux appartenant à la maison en démolition. Chacun de ces caveaux avait été inégalement percé pour donner passage à un homme, et, à chacune des ouvertures, un frère veillait, une lanterne sourde d'une main, un poignard de l'autre. Les sentinelles affectées à ces postes importants avaient les plus hideuses figures qui se puissent rencontrer ; barricadeurs de métier, galériens en rupture de ban, tous s'étaient rendus incommensurables par des tatouages de différentes sortes. Il fallait alors répéter ce mot de passe et répondre à une interrogation aussi laconique que menaçante.

Alors le féroce corbère livrait passage avec ces mots : *Mon cher frère.*

Ainsi de toutes jusqu'à la dernière.

On voit que les précautions ne manquaient pas et que la mise en scène était ordonnée avec un soin extrême pour frapper de terreur les esprits faibles et indécis.

Un peu avant la barrière, un petit coupé s'arrêta.

De cette voiture descendit un jeune homme. Il saluta lestement à terre et referma la portière ; alors une main de femme se tendit vers lui, et une voix bien douce lui dit :

— Ma pensée est avec vous !

Celui-ci fit un dernier signe d'adieu et disparut bientôt dans l'obscurité.